

Que serions-nous sans l'inconscient ?

Aspasie Bali, Paris, novembre 2025

Nous vivons dans un monde en pleine mutation, à l'ère du numérique et de la destitution de la parole, un monde désorienté, guerrier où les mots perdent leur sens.

La **corruption du langage s'amplifie**, tromperie et mensonge sont monnaies courantes jusque dans les sphères les plus hautes des états. Les messageries instantannées, émojis et likes caricaturent l'usage des mots et tendent à transformer le signifiant en signe. La parole est dévaluée tant dans l'espace public, politique que dans la vie sociale. La pensée semble contaminée par la logique binaire du numérique, et devenir elle-même binaire, on est pour ou contre violemment une idée, une cause, cela ne laisse guère d'espace pour la réflexion, pour la complexité. Plus de débats, plus d'échanges, mais des confrontations, la modération est considérée désormais comme une défection. La parole se voit réduite à de la communication, à de l'échange d'informations. Les écrans envahissent nos espaces intimes dès le plus jeune âge et provoquent une perte de réalité.

Les troubles anxieux et dépressifs touchent aujourd'hui un Français sur cinq, dans **cette société néo-libérale** qui accorde la priorité aux valeurs économiques et à la technologie. L'homme se doit d'être un **battant**, efficace et rentable, il est interchangeable et régulièrement évalué. Le vocabulaire de l'entreprise s'applique désormais à l'humain, on parle de la *gestion de la souffrance psychique* comme celle *du comportement*, ou *des individus*.

L'alliance entre le discours scientifique et le libéralisme économique a favorisé l'émergence de **l'idéologie scientiste**, celle-ci imite les sciences quant à leurs références aux chiffres et tend de ce fait à s'auto-légitimer. Au nom de la rationalité scientifique et des impératifs d'efficacité, par un tour de passe-passe, le scientisme veut nous persuader qu'il est incontestable, qu'il peut mesurer, quantifier et résoudre les problèmes humains et nous délester de la souffrance. Obsédé par les statistiques et les protocoles, il rabat le savoir sur la compétence, le réel sur le rationnel, la parole d'expert fait désormais autorité. Il postule que le chiffre, censé être garant de l'exactitude serait plus fiable que le signifiant qui se prête à l'équivoque. Il promet un sujet maîtrisable, prédictible, mesurable et quantifiable, fiction qui laisse penser que le savoir peut recouvrir totalement le réel, et produire une humanité améliorée voire transhumaine. Le projet scientiste de création d'un "homme nouveau" dépourvu d'inconscient rejoint sous une forme apparemment édulcorée, le fantasme totalitaire des régimes du XXe siècle.

Le marché de son côté tente d'inclure les jouissances dans le système de consommation, dont l'objet est censé rassasier le champ de nos désirs. Pourtant les **symptômes** rappellent le mode particulier de chaque sujet de refuser de se conformer à une place préétablie. Ils sont l'expression des modifications du symbolique, et d'une résistance au discours dominant, d'un retrait ou au contraire d'une précipitation. Ils nous parlent du monde que nous habitons : anorexie, dépression, effondrement, perte de sens, addictions, hyperactivité témoignent du malaise dans la civilisation et du délitement des liens sociaux, ils sont souvent l'expression de symptômes hors liens. Nous sommes aujourd'hui en panne d'un horizon commun, le commun étant ce qui tisse le lien social.

En réponse à la souffrance psychique, notre époque propose des méthodes prescriptives qui partagent un même postulat : la négation de l'inconscient. Qu'il s'agisse des techniques de coaching ou des TCC, ces approches donnent l'illusion de la maîtrise en réduisant le sujet à un processus cognitif, où le langage est censé s'énoncer sans équivoque, et être parlé par un sujet transparent. Elles réduisent le savoir à la technique, technique **de rééducation du moi, et de rectifications des**

comportements qui produisent des effets à durée déterminées, on le sait.

Les TCC prétendent que leurs effets sont mesurables, donc scientifiques et irréfutables. C'est la croyance selon laquelle l'homme serait analogue à une **machine** qui traite de l'information, par conséquent le sujet, empêtré dans ses déterminismes, y perd de fait sa subjectivité.

Aujourd'hui la machine, prolongée par **l'IA**, se propose de remplacer même le thérapeute, elle rencontre du succès en particulier auprès des jeunes. Offrant une disponibilité immédiate et permanente, elle évite ainsi la frustration mais provoque l'addiction, aggrave l'isolement. Elle confirme le discours du sujet pris au mot, ce qui peut conduire au suicide comme on a pu le constater.

Si la psychanalyse se préoccupe des avancées scientifiques qui contribuent au progrès du savoir, les neurosciences, quant à elles, postulent au primat du réel biologique. Cette discipline n'a enregistré aucune avancée notable concernant l'approche des troubles mentaux... En privilégiant l'organisme, elle réduit l'homme en *objet* pour la science déterminé par son cerveau. Le sujet serait-il alors abordé comme un cerveau sans langage et sans corps de jouissance ?

Wittgenstein écrit à propos de la science : *Nous sentons que lors même que toutes les questions scientifiques possibles sont résolues, notre problème n'est pas encore abordé* (1)

Le concept d'inconscient serait-il donc aujourd'hui dépassé, has been ?

Parallèlement au développement des thérapies évoquées, notre monde moderne tente de se débarrasser de l'hypothèse de l'inconscient. Nous assistons à une situation inédite et alarmante : la psychanalyse est évincée des lieux de soin, et de l'université !

En quoi l'hypothèse de l'inconscient est-elle si perturbante au point d'être régulièrement diffamée, réduite à peau de chagrin ? Il faut bien admettre que la découverte freudienne est contrariante, car il faut reconnaître que l'inconscient n'est ni maîtrisable, ni mesurable, et qu'il subvertit notre façon de raisonner.

La psychanalyse suscite des résistances parce qu'elle dévoile ce qui nous échappe, elle soutient notamment que le sujet n'est pas maître en sa demeure, qu'il n'y a pas de transparence du moi, que les progrès de la civilisation sont limités et de surcroît Freud introduit le concept de pulsion de mort !

La psychanalyse est critiquée car la cure nécessite du temps dans un monde qui fonctionne dans l'urgence. Elle se fonde sur l'existence du symptôme, trace d'un réel irréductible, qui indique **la façon dont chacun jouit de son inconscient**. Vouloir en savoir quelque chose de sa division, de l'Autre en soi, paraît irrecevable,

Cette société se sentirait-elle donc menacée par l'hypothèse de l'inconscient, par le doute subjectif, attendrait-elle une délivrance qui la soulagerait du poids de la division, de la culpabilité de l'incomplétude, du doute ? Elle, qui vise la maîtrise, le bien-être, une vie enfin rationnelle et raisonnable ? Une vie standardisée, labellisée dans un fantasme de **maîtrise d'un réel qui serait devenu docile et muet** ? Voudrait-on ainsi éviter les détours par l'inconscient, et l'insistance du réel, mettre le sujet dans le rang ? Pas si simple en fait !

Que faire de ce qui résiste à cette tentative de normalisation, de "bonne conduite" des **thérapies brèves où les symptômes sont transformés en dysfonctionnements, en troubles, c'est à dire en dérèglements au regard d'une norme qui, elle, n'est jamais questionnée**. On évacue ainsi ce qui insiste à se faire entendre, les points d'impasse qui dysfonctionnent, qui s'obstinent bref, ce qui nous est le plus intime, l'inconscient, les parts refoulées de nous-même à *l'endroit*, dit Lacan, où des *impératifs souvent étranges, paradoxaux, cruels, lui sont proposés par son expérience morbide* (2), ce dont témoigne les personnes qui viennent nous demander de l'aide.

Lacan raconte quelque part l'histoire d'un homme qui s'est retiré sur une île déserte pour oublier, *pour oublier quoi*, lui demande-t-on ? *Eh bien, j'ai oublié !* Et Lacan d'ajouter : *mais ce qu'il a oublié ne l'oublie pas !* C'est ça l'hypothèse de l'inconscient, la terre d'où il a émigré colle à ses semelles. Pour Lacan, l'inconscient ... *c'est ne pas se rappeler de ce que l'on sait.*

La psychanalyse est diffamée au nom de la vérification scientifique **pourtant** la révolution freudienne met en évidence que l'inconscient, savoir conditionné par le langage, n'est **pas l'irrationnel**, il répond à des lois spécifiques : *ça pense, ça s'organise*. Lacan dans les pas de Freud précise que *l'inconscient est structuré comme un langage*, c'est-à-dire que dans cette instance *ça parle* et ça répond à la logique de la métaphore et de la métonymie. Oui il y a bien un chiffrement que l'on peut déchiffrer, déplier, analyser par conséquent la psychanalyse se référant aux lois du langage est la seule science du sujet. Freud a mis à jour cette logique présente dans ce qui causait la souffrance des hystériques.

Pas d'humanité sans **langage, le symbolique** crée le monde et structure la pensée, nous pensons par et dans les mots. Nous inventons des fictions pour tenter de donner du sens à notre présence au monde : mythes, religions, histoire, politique, sciences.

Lacan écrit : *Le monde est bâti avec du langage : Quand je parle du symbolique, il s'agit de la langue, c'est quand même avec l'appareil du symbolique que l'homme a fait descendre ce réel, ce réel céleste ... Je trouve qu'on peut, en faisant parler les gens de leurs rêves, de leurs actes manqués, voire de ce qui les fait rigoler, à savoir le mot d'esprit, qu'on peut voir que là, ils en savent plus que ce... qu'ils ont tiré du ciel. (3)*

L'antériorité du langage précède la venue de l'enfant, elle introduit la dimension de l'Autre, par lui, l'organisme de l'infans se transforme en corps parlé. La réalité psychique s'établit par l'échange langagier, tout d'abord par *lalangue*, dont le signifiant est hors sens. Ceux qui nous ont précédé, nous ont imprégné du langage, l'inconscient indique la façon dont le sujet y a été imprégné, arrimé au réel de la jouissance ... De ce fait, cet Autre s'installe en nous. Ce proche de l'infans, ce *Nebenmensch*, cette « *personne secourable* », évoquée par Freud, transforme le besoin en demande, l'instinct en pulsion, l'enfant est dépendant de la parole et du désir de cet Autre, ainsi se construit sa subjectivité. La symbolisation de la vie fait de nous des parlêtres désirants.

Béance, trou dans le symbolique, **l'inconscient** n'est pas donné d'emblée, pas plus que le sujet. L'analyste par la place à laquelle il se prête, s'appuyant sur le transfert, permet au sujet de l'inconscient d'advenir.

Le **refoulement** caractérise l'inconscient, ce qui a été refoulé cherche à se faire entendre, il y parvient notamment par les symptômes, les rêves, les lapsus, les oublis et les actes manqués. La pratique freudienne consiste à actualiser les représentations refoulées mais surtout les affects qui les accompagnent : l'inconscient s'appréhende dans la cure, à travers l'association libre sous transfert.

Il se manifeste par un trébuchement de langue, **l'inconscient**, comme cette patiente qui, voulant dire qu'elle *souffrait affreusement*, s'entend énoncer "*je souffre affectueusement*" : elle réalisera par ce lapsus sa part de jouissance engagée dans le symptôme, ceci lui permettra d'aborder l'ambivalence qui la traverse. La vérité s'est révélée à elle, pas moyen de se rétracter, ce qui lui a échappé a franchi la censure. **L'inconscient** dévoile ce qui n'a jamais été entendu. Dans la cure, il faut l'Autre pour entendre ce qui vient se signifier. Le cabinet analytique est le seul lieu où un tel évènement est possible, espace où l'intime peut se dire et être entendu. Elle aura à consentir à son dire, cela produit des effets thérapeutiques. Le névrosé se traite avec la parole, avant tout avec la sienne.

Parfois, il arrive que l'analyste lui-même fasse une intervention qui lui échappe ou même un lapsus, l'inconscient est au rendez-vous et bien souvent cela tombe à pic et nous rappelle notre condition d'être parlant : nous constatons une fois de plus que ce que nous savons ce n'est pas toujours ce que nous croyons savoir.

Le poète René Char nous le rappelle :

Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux (4)

La psychanalyse, à l'écoute du bruissement de l'inconscient, répond au cas par cas, elle fait du *sur mesure*, de *la dentelle*, s'intéresse au sujet singulier, à son récit, elle a, de ce fait, une place à sauvegarder comme asile de la parole, en démontrant par ses résultats, à partir de son expérience clinique, selon des modes compatibles avec sa pratique, et son éthique que l'humain n'est réductible ni à ses comportements, ni à son cerveau, ni à la biologie.

Elle ne promet ni bonheur, ni adaptation, la psychanalyse, elle ne se précipite pas à supprimer les symptômes qu'elle considère comme une esquisse de solution trouvée par le parlêtre, une façon de contrer un réel douloureux. Par ses symptômes, il tente d'amorcer une solution, invente sa façon singulière d'exprimer son refus, son malaise. Les symptômes résistent, persistent, font énigme et indiquent qu'il y a de la jouissance qui ne s'inscrit pas dans la norme.

La cure permet de *s'en débrouiller*, de *savoir y faire avec*, ou encore de lui substituer un symptôme plus tolérable, à lui accorder une place, une écoute, à le rendre moins douloureux, à rendre *la vie plus amie*.

Son postulat est de considérer la souffrance psychique comme une **parole de vérité**. La psychanalyse se caractérise ainsi par son refus d'écraser, dans la mesure du possible, le symptôme. Elle aborde les impasses de la jouissance et ne prescrit rien par contre elle ouvre un espace où chaque sujet peut inventer sa réponse singulière face au réel de son existence. Elle ne promet pas des lendemains qui chantent, par contre la cure modifie considérablement les éléments de la vie de celui qui s'y prête de façon durable, il va bousculer ses idées reçues et créer de nouvelles façons de faire, de nouveaux possibles. Par sa pratique, la psychanalyse est émancipatrice, subversive, et donne accès à la liberté, c'est pourquoi notamment elle ne peut s'exercer sous les dictatures.

N'oublions pas que face à la montée de la haine, de la violence, des nationalismes, qui emploie un langage détourné, l'entre soi et le rejet de l'altérité, la préservation du langage en tant que tel est un recours, dont il ne faut négliger ni la place, ni la fonction dans l'ordre humain.

L'enjeu est de taille, il est *civilisationnel* car il concerne le statut de l'homme et sa spécificité langagière. Un monde qui évacue le concept d'inconscient se condamne à la littéralité mortifère, où le signifiant est réduit à un signe, où la parole est vidée de sa vérité et le sujet nié dans sa division. Ce qui compte échappe au reproductible, tient à l'invention, à l'imprévu, l'inconscient est à l'œuvre dans la création artistique mais aussi dans la découverte scientifique, la langue invente, la poésie poursuit son écriture, la trouvaille n'est pas quantifiable. Le travail clinique prend son sens dans la sauvegarde éthique et politique de l'espace de parole, et de désir. La psychanalyse est un rempart contre la désobjectivation programmée. Dans un monde instable qui dérape, elle permet de préserver le récit, ce qui nous est le plus intime en somme, et d'accompagner le sujet, au un par un, dans un cheminement particulièrement complexe aujourd'hui.

(1) Wittgenstein : Carnets 25 mai 1915 (Gallimard)

(2) Lacan : L'Éthique (Seuil)

(2) Lacan : Autres écrits (Seuil)

(3) René Char : Le chant de Balandrane (Gallimard)

